

Sergueï Essénine

Quelques courts écrits

A mon propos¹

Je suis né en 1895, le 21 Septembre, dans la province de Riazan, dans le district de Riazan et le sous-district de Kouzmin, dans le village de Konstantinov.

A deux ans on confia avec joie mon éducation à mon grand-père maternel, qui était aisé, et qui avait trois fils adultes et célibataires, avec lesquels s'est écoulée quasiment toute mon enfance. Mes oncles étaient mes compagnons de bêtises et de peines. A trois ans et demi, ils m'assirent sur un cheval sans selle et soudain le lancèrent au galop. Je me souviens que je crevais de peur et que je me cramponnais très fort à la croupe. Puis ils m'ont appris à nager. Un de mes oncles (Oncle Sacha) m'emmena en bateau, s'éloigna de la rive, m'enleva mes vêtements, et me jeta à l'eau comme un chiot. Maladroit, effrayé, j'agitais les bras, et à deux doigts de me noyer, il me lança tout de même : « Ah! Mon salaud! T'es un bon à rien! » Pour lui, « mon salaud » était un mot doux. Plus tard, à huit ans, avec un autre de mes oncles, je jouais le rôle de chien de chasse, je nageais dans le lac pour aller chercher les canards abattus. Je grimpais très bien aux arbres. Parmi les jeunes garçons j'étais toujours un meneur, un bagarreur, et j'allais souvent jusqu'à me blesser. Pour mes bêtises, seule ma grand-mère me grondait, et il m'arrivait souvent de chercher mon grand-père en brandissant le point et en lui disant : « t'es à moi, mon vieux, lui il caresse pas, il devient plus fort! » Ma grand-mère m'aimait de tout son possible, et sa tendresse était sans limite. Le samedi ils me lavaient, me tondaient, et avec de l'huile aromatisée m'enduisaient le crâne pour qu'il ne me reste plus une seule mèche bouclée, mais l'huile ne servait pas à grand-chose. Je hurlais toujours à tue-tête et même aujourd'hui il m'arrive de ressentir quelque chose de désagréable à l'approche du samedi.

Ainsi s'écoula mon enfance. Lorsque je fus adolescent, on voulut à tout prix faire de moi un instituteur de village, et l'on me confia à l'Ecole Ecclésiastique pour Instituteur, à l'issue de laquelle je devais intégrer l'Institut Professoral de Moscou. Au passage, ça ne s'est pas fait.

J'ai commencé à écrire des poèmes étant jeune, à neuf ans, mais j'ai atteint la création consciente vers l'âge de 16 – 17 ans. Quelques uns de mes poèmes de ces années sont insérés dans le recueil « Radounitza ».

1. Composé à l'Octobre 1925.

A vingt ans, je m'étonnais de ce que les journaux ne publiaient pas les poèmes que je leur avais faits parvenir, et je me rendis à Petersbourg. Là-bas, on m'accueillit le plus cordialement du monde. La première personne que je rencontrais fut Blok, la seconde, Gorodetzki. Quand je regardais Blok, je suis à grosses gouttes, car c'était la première fois que je voyais un poète vivant. Gorodetzki me présenta Kliouev, dont je n'avais jamais entendu parlé auparavant. Malgré nos querelles intestines nous fumes, avec ce dernier, de grands amis.

C'est en ces mêmes années que j'intégrais l'université Chaniavskovo, où je suis resté un an et demi, avant de m'en retourner à la campagne.

A l'université j'ai rencontré les poètes Semenovski, Nassedkine, Kolokolov et Filiptchenko.

Parmi les poètes contemporains, j'apprécie plus que tout Blok, Biély et Kliouev. Biély m'a apporté beaucoup en ce qui concerne la forme, et Blok et Kliouev m'enseignèrent l'expression lyrique.

En 1919 avec des amis proches nous avons fait paraître le Manifeste de l'Imaginisme. Il s'agissait d'une école formelle, dont nous souhaitions convaincre de la légitimité, mais ce mouvement n'avait aucune profondeur et il mourut de lui-même, en maintenant son credo dans la modicité des formes.

Je renoncerais volontiers à beaucoup de mes vers et poèmes religieux, mais ils ont une signification importante dans mon cheminement poétique jusqu'à la Révolution.

A partir de mes huit ans ma grand-mère me traîna de monastère en monastère, et à cause d'elle nous logions tous les voyageurs et les inconnus. Ils nous fredonnaient quelques chansons religieuses. Mon grand-père désapprouvait. Il ne se trouvait aucun pitre pour boire. Pour lui ils célébraient d'éternels noces non nuptiales.

Ensuite, quand j'ai quitté la campagne, j'ai beaucoup réfléchi à mon comportement.

Pendant les années de la Révolution, j'ai exclusivement pris le parti d'Octobre, mais j'ai tout vécu très personnellement, avec mon inclination paysanne.

Dans le domaine de mon évolution poétique, j'ai à présent beaucoup de liens avec Pouchkine.

En ce qui concerne le récit de mes rencontres, il se trouve dans mes vers.

Où l'eau est blanche²

I

L'été était calme et lumineux, le bleu du ciel tendait au blanc, et le lac, dans lequel se reflétait le ciel, paraissait blanc lui aussi ; il n'y a qu'au plus près de l'eau que frémissaient les ombres d'un saule et de l'isba de Corneille Bourdaki. Parfois le vent emportait par le sable de véritables nuages, en éclaboussait l'eau et l'isba, puis une fois calmé, laissait apparaître de petits cailloux sombres à l'endroit du sable soulevé ; mais ceux-là ne produisaient pas d'ombres.

Corneille Bourdaki attrapait les poissons dans la pente de la rivière, et sa femme Palaga s'asseyait toute la journée à la véranda, observant tantôt l'endroit d'où apparaissaient les petits cailloux sombres, à l'endroit du sable soulevé, tantôt le ciel d'un blanc de lait.

Dans sa solitude le saule répandait du pollen sous la fenêtre, l'eau étreignait encore tendrement la berge, et fut-ce la torpeur de l'eau ou la sensation que du lait se répandait dans tout son corps, Palaga pensa à son mari, comme avec bonheur ils avaient vu les saisons passées, se serrant l'un contre l'autre, assoupis dans la grange, comme il avait les yeux bleus, et surtout elle pensa à tout ce qui la tourmentait.

Les pêcheurs descendaient la rivière de la saint Pierre jusqu'aux premiers froids de l'hiver. Palaga comptaient les jours avant le retour de Corneille, priaient Sainte Madeleine pour l'arrivée précoce du froid, et sentait son sang s'impatienter de jour en jour. Ses lèvres se teintaient du rouge de l'obier, sa poitrine se soulevait, et lorsqu'elle y passait ses mains avec soins, la tête lui tournait, ses jambes tremblaient, et ses joues étaient comme brûlantes.

Palaga aimait Corneille. Elle aimait sa poitrine bien faite, les mains avec lesquelles il bandait les arcs, et tout particulièrement elle aimait ses lèvres. En souvenirs, Palaga se fondait si parfaitement en Corneille, qu'elle sentait même son souffle brûlant, la moite torpeur de ses lèvres, et son corps la faisait alors souffrir d'autant plus, comme si cette simple éventualité fût pour elle un crime. Elle se souvenait de la façon dont elle avait juré à Corneille que s'il rompait, elle s'en retirerait sans histoire, qu'elle se renfrognerait, et comme contrainte, d'un côté ou d'un autre, elle s'en irait trouver un échappatoire.

La tête baissée sur les genoux, elle observa comme le soleil s'enfonçait derrière la haute montagne. Les lueurs étaient toutes rougeoyantes, et sur

2. Nouvelle parue le 21 Aout (3 Septembre) 1916 dans « La Gazette des Marchés ».

l'eau blanche glissait une barque vers une petite île de sable, couverte de branches mortes. Un paysan se tenait sur la barque, sauta à terre et en se courbant se mit à ramper sur le sable.

Une décision inconcevable s'éveilla alors en Palaga... Elle délassa les amarres de son canot, ses mains tremblaient, ses jambes étaient faibles, mais peu importe, elle se dirigea vers l'île. Elle atteignit l'île après trois coups de pagaies et se levant à l'avant du bateau, elle remarqua que le paysan récoltait des coquillages dans le sable. Elle l'observa, et exactement comme la première fois, elle frissonna toute entière.

Lorsque le paysan se retourna et l'observa de ses grands yeux de poissons, clignant comme par mépris, Palaga se raidit, toute refroidie, et il lui sembla que son entrain était retombée au fond de la barque. « Peste, j'te dérange » murmura-t-elle. Et se signant elle manœuvra la barque pour le retour et sans même soulever sa robe s'enfonça dans l'eau de la berge.

C'était la veille de la Saint Éline. Quand elle entra dans l'isba des gouttes d'eau perlaient de sa robe et ses lèvres étaient bleues. De ses mains humides elle se saisit d'un livre saint, alluma un cierge et en s'agenouillant se mit à prier. Mais dans la nuit, alors qu'elle était couchée avec sa chemise humide, à nouveau elle ressentit cette torpeur, et une fois encore quelque chose la démangeait sous ses genoux nus. Elle se leva, courut à la rivière, plongea son visage brûlant dans l'eau, et comme pour s'oublier, se mit à écouter le bruissement du vent. « J'hallucine, pensa-t-elle, il me faut prier et observer le jeune ! » Le sable s'éleva en petit tourbillon, l'eau se troubla, se refroidissant, et en jetant un regard à la rivière, Palaga chuchota :

« Mon dieu, faites qu'il gèle, faites qu'il gèle bientôt ! »

Dès les premières lueurs du matin elle se rendit au village pour déjeuner. Celui-ci se trouvait à six verstes de là où l'eau est blanche, la route serpentait entre les seigles, sous les couleurs de l'aurore, lorsqu'il faisait encore léger et doux.

La fatigue envahit ses jambes, elle ôta ses souliers, se saisit du caviar qu'elle transportait dans le ruban qu'elle portait à l'épaule, s'avança par la rosée et le feu qui tourmentait son corps s'apaisa. A l'église sa prière fut entièrement dévouée à l'arrivée précoce du froid, et tournant le regard vers l'icône de Marie l'Égyptienne, l'implora de l'aider à surmonter ses ardeurs ; mais les souvenirs de ses amours passionnés tourmentaient sa prière, et en le réalisant, elle tomba à genoux, se frappant violemment le front sur le sol.

II

Sur le chemin du retour il lui fut plus difficile de marcher, de son corps douloureux perlaient de grosses gouttes de sueur, sa chemise l'étouffait, son regard se troublait et elle n'y voyait plus rien. Elle ne se souvenait pas, comment elle était arrivée à ce croisement au détour de la route, et elle ne reprit connaissance que lorsqu'un promeneur l'interpella et lui saisit l'épaule.

- Eh bien ma poulette, tu t'promènes toute seule, demanda-t-il en lui adressant un clin d'œil malicieux, on pourrait aller se reposer un peu dans les bosquets ?

Palaga n'entendit rien de ses paroles, mais il lui parut agréable de marcher avec lui, elle le regarda dans les yeux d'un air amusé et lui sourit. Son visage était jeune, avec un commencement de duvet, les yeux pétillants de courage et de fougue. Il était permis d'imaginer que plus d'une en pinçait pour lui, tout comme l'on pouvait supposer qu'il n'était pas l'homme d'une seule femme.

- Maint'nant je vois à qui t'es, dit-il en la dévisageant, tu dois être la femme de Corneille Bourdaki... c'est ça... J'me souviens d'votre mariage. Comment que j't'ai pas reconnue, avec ce joli minois !

Palaga le regarda de la tête au pied d'un air suspicieux et lui dit :

- Il est temps qu'tu t'marries avec c'qui traîne. Avec des r'marques pareils on vous envoie au trou.

L'homme s'offensa et jura :

- Tu t'prends pour qui, à faire les yeux doux à la première canaille venue !

Palaga répondit en ricanant :

- Ah mais tu crois vraiment qu'j'ai peur d'toi ?

En disant cela elle avait senti sa poitrine se serrer à nouveau, son regard se brouiller. Elle avait oublié dans quelle but elle s'était rendue à l'église, pourquoi elle plongeait la tête dans l'eau froide à la nuit tombée. Lorsqu'il

lui prit la main, elle ne la retira pas, se serra contre lui et le suivit, en inclinant la tête comme si celle-ci s'embrasait ; son tricot se déboutonna, son foulard tomba.

- T'dois être bien malheureuse sans ton homme, dit-il, j'reviendrai t'voir ?
- Tu viendras !

Le soleil s'abandonnait déjà au crépuscule, les ombres des bosquets s'agrandissaient, mais une torpeur emplissait l'atmosphère, chargée des parfums de seigle.

Palaga posa ses genoux à terre et s'assit. Elle était toute entière courbée vers le sol et essayait de s'accrocher aux buissons pour ne pas tomber. L'homme se glissa jusqu'à elle et l'attrapa par le cou.

Déjà son âme ne s'inquiétait plus de rien, et il ne lui était pas désagréable que ce genre de chose fasse irruption dans son quotidien. Elle s'allongea sur l'herbe et ferma les yeux. Elle s'enivrait des joues brûlantes de l'homme sur sa poitrine, de ses lèvres que le tabac teintait d'une légère amertume, mais quand elle sentit les gestes de ses mains, elle se reprit soudain et le repoussa.

- Pas besoin, dit-elle haletante, et en secouant la tête, se baissa à nouveau vers l'herbe. Pas besoin, j'te dis !

Lorsqu'elle le frappa au visage, il resta d'abord bouche bée, et elle en profita pour courir en direction de la maison en remontant sa jupe.

L'homme se releva. Au carrefour de la route elle remarqua la casquette du promeneur qui la poursuivait dans sa fuite, se courba et se faufila par les champs de seigle. Elle s'allongea sur le sol et s'efforça de ne faire aucun bruit.

Les lueurs du crépuscule s'étaient éteintes, la lune avait émergé comme une corne blanche de derrière les champs, et le ciel avait abandonné le blanc pour un bleu profond, mais elle se tenait encore allongée et ne voulait pas se lever.

Lorsque la nuit fut entièrement bleue, que les étoiles mêmes s'évanouissaient, elle releva prudemment la tête et observa la route. Le brouillard s'était levé, et une odeur de lait émanait de la fraîcheur ambiante. Elle avait peur de se remettre en route, il lui semblait que l'homme s'était embusqué quelque part dans les champs et l'attendait près de la route.

Le ciel s'éclaircit, la brise qu'apportait le lever du soleil s'élevait en direction des nuages et emportait les derniers halos des étoiles scintillantes. Par dessus les champs s'étiraient les derniers rayons de l'aurore, et quelque part une roue grinça. En se réveillant de frayeur, Palaga sortit sur le chemin, et, prêtant attention à la direction d'où provenait le grincement, elle alla à sa rencontre.

S'approchant des chariots, elle demanda à y convoyer quelques temps, jusqu'à là où était l'eau blanche. Assise sur la voiture de devant, la grand-mère arrêta son cheval et balança la tête :

- Qu'est-ce que tu fais là ? Il fait nuit, et Dieu sait comment, tu te balades... Dans les champs de seigles on peut flâner longtemps, autant se coucher !
- Je patientais, répondit doucement Palaga, on m'a agressée ici, à la tombée du soir. J'ai attendu dans les champs, allongée, qu'il soit parti. »
- C'est ça, t'attendais...

Lorsque la grand-mère prit à gauche dans la pente menant à l'eau blanche, Palaga sauta à bas, la remercia et s'en retourna à la maison. Ses chaussures étaient trempées de rosée, ses orteils étaient gelés, mais elle n'y prêtait pas attention ; elle était satisfaite de réaliser qu'elle avait, tout compte fait, surmonté son péché.

Soudain elle se figea : l'homme se tenait sur le porche de l'isba, et à sa vue il courut au sommet de la colline. Avant qu'elle ne réalise il était déjà à ses côtés et la saisit par les mains.

- C'quoi ça, dit-il avec un sourire qui découvrit toutes ses dents, tu m'excites et tu disparais ? C'te fois tu t'échapperas pas, crie si tu veux – t'es à moi.

Elle se tenait avec les yeux grands ouverts ; dans son cœur ce qui la tourmentait s'éveilla à nouveau, et se répandit instantanément dans ses veines. Elle comprit en regardant l'homme que ce n'était pas lui qu'elle avait fui, que ce n'était pas de lui qu'elle s'était cachée dans les champs. Repoussant ses bras elle s'écroula au sol, sans force. Il s'appuya sur ses genoux ; elle se mordit légèrement les lèvres et un mince filet de sang s'écoula sur son menton.

- Ouais t'attendais, une fois pour toutes, et tu m'as excité pour un bail! s'écria-t-il en la frappant d'un coup de poing au visage. Et il lui apparut que c'était la douleur qu'elle avait tant craint. Les coups plurent sur sa poitrine, sur son visage; ses tempes craquèrent, elle gémit doucement.

Son visage boursoufflé d'ecchymoses effraya l'homme, et en repoussant ses jambes, il ramassa sa casquette, essuya la sueur qui coulait sur son front et s'en alla sur la route par les champs.

Le soleil s'élevait haut au dessus de l'eau, le sable sur lequel elle était étendue était brûlant, sa tête lui faisait encore plus mal à cause de la chaleur, ses lèvres se fendaient.

En se relevant à l'aide de ses coudes, elle se traîna jusqu'à l'eau. Elle s'écorcha les mains contre les rochers, sa roche était déchirée. Elle noya son visage sous l'eau, essuya le sang séché, se rafraîchit et rejoint sa maison. Sur le porche elle aperçut quelques mégots, des cigarettes et une blague à tabac, oubliée. Montant sur la dernière marche, elle s'assit et, épuisée, reprit son souffle.

III

L'eau avait bleuit sous l'effet du froid, le saule qui se tenait près de l'isba de Corneille s'était affaissé et laissait tomber ses feuilles jaunies. Le ciel était gros de nuages, la rivière ne s'écoulait plus aussi doucement que durant l'été, elle gelait, grinçait; chaque jour Palaga attendait son mari, et un jour enfin il rentra.

Ce jour-là il y avait de la brume au-dessus de l'eau. Par la fenêtre, Palaga ne le vit pas amarrer sa barque; elle ne s'aperçut qu'il était arrivé que lorsque la chienne aboya et se mit à sautiller joyeusement. Son cœur s'interrompit un instant, ses jambes fléchirent, et haletante, Palaga courut à sa rencontre.

Mais en l'apercevant elle tomba des nues. Corneille ressemblait à un squelette, avec son nez qui ressortait de son visage amaigri, ses joues creusées, sa poitrine renfoncée.

-Qu'est-c'qui t'arrive? manqua-t-elle de s'écrier, croisant les bras comme par une terrible prémonition, et n'avançant plus.

- Rien, dit Corneille en souriant amèrement, je suis un peu malade, et j'ai maigri!

De ses paroles transparaisait une muette tristesse.

Ils rentrèrent dans l'isba. Il s'allongea dans le lit sans même enlever son chapeau, et ferma les yeux. Palaga s'étendit à ses côtés, son cœur battait la chamade. En se serrant contre lui, elle réalisa que ce n'était pas du tout ce qu'il fallait faire, mais elle ne put se retenir.

En la sentant frissonner, Corneille se redressa et avec un sourire amère il inclina la tête :

-Je n'ai pas de force, Palage, j'ai mal, tu sais, et en regardant sa poitrine généreuse, ses joues roses, il caressa ses épaules et ses cheveux abîmés.

A partir de ce jour, comme Corneille ne se levait pas du lit, Palaga en pâlit et même s'enlaidit, avec ses yeux comme affaissés, ses rides courbées qui apparaissaient sous ses lèvres, sa peau jaunie.

- Je t'ennuie, disait-il en relevant la tête du lit, tu es éreintée, même ton visage est différent.

Palaga ne répondait rien en retour, mais elle souffrait qu'il pût penser cela. Pour l'amour qu'elle lui portait, elle eut supporté bien davantage.

Corneille avait deviné la raison de son teint si pâle, de ses lèvres si blanches, et cela lui était gênant et pesant.

Quand la rivière se mit à charrier la glace des alentours et qu'il fallut remonter le bateau sur la berge, Palaga engagea pour cela Ioushka, un jeune homme du village. Il fallait aussi réparer les filets qui étaient endommagés, et Ioushka entreprit de les raccommoder.

En lui passant le fil, Palaga toucha sa main sans le vouloir ; ses mains étaient toutes brûlantes des travaux, agréablement rêches, et Palaga se troubla à nouveau. Elle s'asseyait souvent près du lit où était allongé Corneille, et plus souvent encore son cœur s'affolait lorsque Ioushka, passant par là, lui effleurait les épaules par inadvertance.

Une nuit, alors que Corneille rêvait à son bateau, elle descendit du banc sur lequel elle était couchée, et se traîna sur le sol jusqu'au coin où se reposait Ioushka.

Le vent sifflait par la fenêtre, sa nuisette tremblait comme de toute sa peur. Ioushka dormait ; sa poitrine se soulevait et redescendait, et une odeur de menthe fleurie émanait de son visage jeune et glabre, presque enfantin. En

grim pant sur son lit elle tira une de ses couvertures, et Ioushka se retourna de l'autre côté.

Ses tempes allaient exploser. Elle découvrit ses épaules nues dans la pénombre. Elle entra doucement dans le lit. Il se réveilla. Son visage exprima tout d'abord la surprise, mais il comprit, et en se relevant, s'enroula autour d'elle comme une anguille.

Palaga n'avait déjà plus conscience de rien, elle tremblait comme fiévreuse.

Comme elle se recoucha sur son banc, il lui paraissait que tout ce qui était arrivé quelques minutes plus tôt était déjà ancien, avait existé il y a déjà longtemps, et les regrets s'emparaient de son cœur, comme si elle avait perdu quelque chose. Cette pensée embrumée la poussa à se lever, allumer la lampe, et elle se mit à fouiller sous la table, près de la cuisinière et sous le four, mais tout était vide.

- C'est dans mon âme qu'est le vide, pensa-t-elle soudain, et glacée, se baissa avec la lampe vers le sol.

Jusqu'à l'aurore elle s'assit à la fenêtre et regarda, absente, comme la neige s'étendait sur l'eau déjà gelée. Mais à peine se fut-elle ressaisie que son cœur se serra, elle se souvint que sa vie avec Corneille était en lambeau, que toute leur bonheur s'en était réduit au néant, et en regardant le jeune Ioushka, elle fut prise d'une envie de lacérer sa gorge de ses ongles et de l'étouffer.

Les traits du jeune homme dégageait quelque chose de quasiment imperceptible, comme une compassion pour sa propre lividité, et en le regardant elle se mit à réaliser que ce qui la repoussait n'était pas en Ioushka mais en elle, que ce qu'elle voulait étouffer, c'était la tentation en son cœur. Plusieurs fois elle s'approcha de Corneille qui dormait encore, mais en regardant ses yeux calmes et clos, elle tressaillit et la main sur le crâne se mit à parcourir l'isba de long en large.

Quand le soleil apparut complètement par la fenêtre, elle prit peur à la vue du jour qui commençait ; tant qu'il faisait encore sombre, que personne n'avait regardé son visage et ses joues pâles, elle se sentait légère ; et soudain il lui prit l'envie de partir, simplement là où le regard s'en va, pour étouffer les cris de sa conscience torturée.

Elle ouvrit la porte, sortit par le porche et observa la rivière. L'endroit où elle lavait son linge sale était couvert de neige. Elle se souvenait, à quel point elle était plus heureuse, lorsque sa poitrine et son visage se trouvaient

sous l'agitation de mains avides, et en caressant le coup de sa chienne, elle sanglota.

La chienne, d'abord un peu confuse, agita la queue, mais sentant sa gorge la démanger, elle glapit ; et son gémissement se confondit avec une plainte, amère et pesante des choses qui furent perdus.

Lettre à une femme³

Vous vous souvenez,
Vous vous souvenez bien sûr de tout cela,
Comme je me tenais,
Debout, contre le mur adossé,
Avec quelle émotion, dans la chambre vous marchiez,
Et comment vous m'avez brusquement abandonné
Votre poids en plein visage.

Vous m'annonciez :
Qu'il nous faut nous séparer,
Que ma vie déraisonnable
Vous tourmentait,
Que vos affaires vous appelaient,
Et que mon sort, plus loin,
S'en irait rouler dans les profondeurs.

Mon amour !
Ce n'est pas moi que vous avez aimé.
Vous n'avez pas su, comme parmi la foule et les hommes,
Je me suis éreinté, abîmé dans l'effort,
Comme un étalon qu'excite un cavalier hardi.

Vous ne saviez pas,
Comme dans un perpétuel brouillard,
Comme parmi la tempête des jours,
Je me tourmentais de ce que je ne saisissais pas -
Vers où nous porte le destin et le monde.

D'un visage à l'autre,
Les traits ne se découvrent pas.
On aperçoit mieux les masses dans le lointain,
Le navire alors en peau de chagrin,
Lorsque s'anime le miroir marin.

3. Paru le 21 Novembre 1924.

Terre – et le navire !
 Et soudain, une nouvelle existence, une nouvelle gloire,
 Pour qui conduit la nef majestueusement
 Au cœur des tempêtes et des neiges.

Mais sur le large pont, qui donc d'entre nous,
 N'a pas vomi, juré, chuté ?
 Peu sont-ils, ceux à l'âme expérimentée,
 Qui restèrent vaillants jusqu'au bout.

A cet instant,
 Face au bruit nu,
 Face à la tâche familière,
 Je suis descendu dans la cale,
 Pour ne plus voir les relents des marins.
 Il y avait là,
 un cabaret russe,
 Et je me suis penché sur mon verre,
 Pour ne plus souffrir de quiconque,
 Pour m'y perdre dans les vapeurs de l'ivresse.

Mon amour !
 Je vous ai fait souffrir,
 L'angoisse emplissait
 Vos yeux ensommeillés,
 De ce que je me sois répandu,
 Je me sois gaspiller en scandales.

Mais vous ne saviez pas,
 Comme dans un perpétuel brouillard,
 Comme parmi la tempête des jours,
 Je me tourmentais, de ce que je ne saisissais pas -
 Vers où nous porte le destin et le monde...

A présent les années ont passé,
 Et je suis revenu, un autre,
 Et je ressens, et je pense comme un étranger,
 Et je dis, après le vin joyeux :
 Gloire à celui qui dirigea le navire !

Aujourd'hui, je suis sous le coup
De tendres souvenirs.
Je me souviens de votre abattement.
Et voilà, à présent
Je m'empresse de vous le dire,
Qui je fus,
Et ce qu'il en reste de moi.

Mon amour !
Il m'est plaisant de le dire :
Je n'ai pas dévalé la pente dans ma chute,
Et chez les Soviets,
Je suis maintenant le plus aguerrî baroudeur.

Je ne suis plus,
Celui que j'étais.
Je ne vous tourmenterais plus,
Comme ce fut le cas auparavant.
Portant la liberté nue
Et le goût de l'effort étincelant,
Je suis prêt à marcher jusqu'à La Manche.

Pardonnez-moi...
Je le sais : vous n'êtes pas comme cela,
Vous vivez
Avec un homme sérieux, un homme d'esprit,
Notre fardeau ne vous est pas nécessaire,
Et de moi-même,
Vous n'avez pas besoin le moins du monde.

Vivez donc ainsi,
Comme vous emporte l'étoile,
Sous l'ombre renouvelée de son firmament.
Avec mes salutations,
Et votre éternel souvenir,
Votre ami,

Sergueï Essénine.

Comme je me souviens, mon amour...⁴

Comme je me souviens, mon amour,
De tes cheveux éclatants.
Te quitter ne m'apporta
Ni joie ni soulagement.

Je me souviens de ces nuits d'automne,
Des bruissements dans l'ombre des bouleaux.
Comme les jours étaient plus courts,
Pour nous la lune brillait plus longuement.

Je me souviens, tu me disais :
“ S'en passeront les années bleues,
Et tu m'oublieras, mon amour,
Avec une autre pour toujours. ”

Aujourd'hui la floraison des saules
A fait ressurgir cette sensation,
Comme tendrement j'enfilais les fleurs
A travers les boucles de tes mèches.

Et mon coeur hagard
En aime une autre tristement,
Comme si l'amour était un conte,
Et qu'en elle je me souvenais de toi, autrement.

4. 1925.

Babil et Droujok⁵

Au fin fond de la campagne vivait le vieux Babil. Il avait sa hutte et son chien. Il s'en allait par les environs, se nourrissant en emportant des morceaux de pain. Babil ne se séparait jamais de son chien, et lui donnait le surnom affectueux de « Droujok. » Il s'en irait dans la campagne, saluer par les fenêtres, et Droujok se tiendrait à ses côtés, remuant la queue. Comme s'il attendait l'aumône. L'on disait à Babil : « Si tu abandonnais ton chien, Babil, il ne se nourrirait même plus . . . » Babil regardait alors de ses grands yeux tristes, il regardait, et ne disait rien. Il appelait son Droujok, s'éloignait de la fenêtre et n'emportait pas son morceau de pain.

Babil était morose, il ne parlait que rarement aux autres.

L'hiver commence, une violente tempête se lève, un vent rasant se faufile, de grosses congères s'envolent.

Babil marche à travers les blocs de neiges, en sueur, avec sa canne, se rendant d'une cour à l'autre, et Droujok court à ses côtés. Il se serre contre Babil, il regarde tendrement son visage et semble vouloir implorer : « Personne n'a besoin de nous, personne pour nous réchauffer, nous sommes seuls, tous les deux. » Babil regarde son chien, il le regarde, et il semble déchiffrer ses pensées ; et tout bas il dit :

- Oui mon Droujok, mon petit vieux, ne t'éloigne pas.

Babil marche avec son chien, en se traînant jusqu'à sa hutte, sa vieille hutte toute froide. Il inspecte le poêle, il fouille dans les coins, dans la cour – pas de bûche. Babil regarde Droujok, qui se tient là, attendant que son maître dise quelque chose. Babil dit en le caressant tendrement :

« Je vais t'atteler au traîneau, Droujok, on va aller ensemble dans la forêt, on va ramener des brindilles et des bâtons, on va les ramener, on va réchauffer la hutte, on se va se griller près de poêle. »

Babil attache Droujok au traîneau, il ramène des brindilles et des bâtons, il lance le poêle, il prend Droujok dans ses bras, le caresse. Babil se met à rêvasser près du poêle, de vieux souvenirs lui viennent. Il raconte sa vie au vieux Droujok, la lui raconte comme un triste conte, termine, et prononce avec peine :

- C'est ça, Droujok, tu ne réponds pas, tu ne prononces pas un mot, mais tes yeux sont gris et pensifs. . . Je sais, je sais. . . tu comprends tout. . .

5. Nouvelle parue en 1917 dans « Bonjour ».

Les plaintes de la tempête se sont interrompues. On entend les gouttes tomber sur le toit. La neige fond, disparaît. Babil voit comme l'hiver disparaît, il le voit, et sur un ton de badinerie il dit à Droujok :

- On s'en sortira, Droujok, jusqu'au printemps.

Un joli petit soleil est apparu, les petits ruisseaux s'écoulent à nouveau. Babil regarde par la fenêtre, comme l'étendue blanche laisse déjà place à la terre plus sombre.

Sur les arbres les bourgeons sont apparus, et d'eux émanent l'odeur du printemps. Seul l'âge de Babil ment et les pluies du printemps surprennent le vieil homme.

Ses jambes s'écroulaient sur elles-mêmes, sa toux manquait de l'étouffer, ses reins le faisaient souffrir, ses yeux ne voyaient plus net du tout.

La neige revint. L'hiver s'est asséché. Sous la fenêtre le saule s'affaisse. Le petit vieux ne sort que de plus en plus rarement de sa hutte, il reste allongé sur le poêle, il ne peut sauter à terre.

A bout de force il descend, il descend, et pris d'une quinte de toux, attristé, il dit à Droujok :

- On l'avait deviné, Droujok. Tu vois, je vais déjà mourir, je vais te laisser contre ma volonté.

Bobil souffre, il ne se lève plus, ne descend plus, et Droujok ne s'éloigne pas de la couche, le vieil homme sent que la mort approche, il le ressent, il serre Droujok, il le serre, lui-même gémit amèrement :

- C'est donc moi qui te quitte, Droujok. Le monde nous est étranger... Nous avons vécu ensemble, tous les deux... Toute notre vie s'est écoulée ensemble, et la mort va nous séparer. Adieu Droujok, mon petit, je sens que ma mort est proche, mon souffle se refroidit. Adieu... sur le chemin de la tombe, souviens-toi de ton vieux compagnon !

Babil étreint Droujok, le serre fort contre son cœur, il expire – et son âme s'est envolée.

Babil, mort, est allongé sur la couche. Droujok a compris que son maître est mort. Il marche d'un coin à l'autre de la hutte, il marche, il languit. Droujok s'approche, il flaire le mort, il le flaire, et il pleure plaintivement.

Les gens se mettent à se demander pourquoi Babil ne sort plus. Ils se mettent d'accord, ils arrivent près de la hutte, ils inspectent, inspectent,

puis reculent saisis d'effroi : Babil et mort, étendu sur la couche, et la hutte est emplie de l'odeur d'une tombe, fétide. Sur la couche est assis le chien, il est assis : il est triste.

Les gens emportent le mort, ils le sortent, le lavent, le placent dans un cercueil, mais le chien ne s'éloigne pas de Babil. Le mort est amené à l'église, Droujok marche à ses côtés. On chasse le chien de l'église, on le chasse : il n'est pas admis dans les lieux saints. Il insiste, il se presse à la porte de l'église, hurle, titube de faim et de chagrin.

On amène le mort au cimetière, on l'amène, on l'enfouit sous terre. Personne n'a besoin de Babil mort, et personne ne le pleure. Droujok pleure sur la tombe, il pleure : il creuse la terre avec ses pattes. Droujok veut déterrer son vieil ami, il veut le déterrer, et se coucher à ses côtés. Le chien ne descend pas de la tombe, il ne mange pas, son cœur se serre. Ses forces sont épuisées, il ne tient plus debout.

Droujok observe la tombe, il la regarde, il gémit plaintivement. Droujok veut creuser le sol, mais ses pattes ne se soulèvent plus. Son cœur se serre... un frisson lui parcourt le dos, Droujok baisse la tête, il la baisse, expire doucement... et Droujok meurt sur la tombe...

De petites fleurs se mettent à chuchoter sur la tombe, elles chuchotent aux oiseaux un merveilleux conte sur l'amitié. Un coucou arrive près de la tombe, il s'est posé sur le bouleau pleureur. Le coucou s'est posé, et, triste, au-dessus de la tombe, il pousse un chant plaintif.

Traduit du russe par Julien Grand-Clément.